1

Pourquoi Colette ?

> Je m'appelle Claudine, j'habite Montigny ; j'y suis née en 1884 ; probablement je n'y mourrai pas.
>
> Mon *Manuel de géographie départementale* s'exprime ainsi : « Montigny-en-Fresnois, jolie petite ville de 1 950 habitants, construite en amphithéâtre sur la Thaize ; on y admire une tour sarrasine bien conservée… » Moi, ça ne me dit rien du tout, ces descriptions-là ! […] C'est un village, et pas une ville ; les rues, grâce au ciel, ne sont pas pavées ; les averses y roulent en petits torrents, secs au bout de deux heures ; c'est un village, pas très joli même, et que pourtant j'adore (I, 7) [1].

Voilà les premiers mots de *Claudine à l'école*, publié sous la seule signature de Willy, le mari de Colette, en mars 1900. Le ton était résolument nouveau, insolent, sans antécédents, mais s'imposa d'emblée et le succès suivit. Colette ne publia point de livre sous la signature de « Colette » tout

1. Voir la bibliographie, p. 241.

82843444_mep.indd 7 28/03/2022 1

court, son patronyme, avant *Le Blé en herbe* en 1923, mais elle devint très vite un écrivain reconnu, car elle avait touché à la langue française. Un grand écrivain, c'est un écrivain après qui la langue n'est plus tout à fait la même.

> « Minet-Chéri, tu as encore jeté une pelure de châtaigne dans la cheminée.
>
> — Non, maman.
>
> — Si, ma fille. »
>
> Et Sido, ma mère, brandissait au bout des pincettes, sous mon nez […] le corps du délit.
>
> « Mes cendres ! Souiller mes précieuses cendres de pommier, de peuplier et d'orme ! Et la lessive, alors ? Je t'ai dit vingt fois… » (« Sido et moi », *Journal à rebours*, IV, 169).

Un grand écrivain, c'est aussi un écrivain qui crée des mythes, renouvelle notre mythologie. « Créer un poncif, c'est le génie », disait Baudelaire. Or Colette a créé au moins trois mythes : d'abord Claudine, l'héroïne espiègle de ses quatre premiers romans signés par Willy ; Sido, qui devint son personnage principal après la mort de sa mère en 1912 ; et Gigi, rendue inoubliable par Leslie Caron dans le film de Vincente Minnelli en 1958. Trois mythes, c'est énorme pour un seul écrivain. Il faut y ajouter une quatrième création fabuleuse, Colette elle-même, grand écrivain national, monstre sacré.

82843444_mep.indd 8 28/03/2022 1

Dès 1904, après la série des *Claudine*, Francis Jammes la qualifie de « légende parisienne » (*FJ*, 25), alors qu'elle ne s'est pas encore lancée dans une carrière de pantomime, de danseuse, de comédienne, de journaliste, de dramaturge, ou encore de publicitaire.

Elle appartient à l'immense génération des classiques modernes de la littérature française : Claudel, Gide, Proust, Valéry, Péguy et Colette sont nés tous les six en cinq ans, entre 1868 et 1873, et ils accapareront la première moitié du XX^e^ siècle. Mais Colette, la seule femme dans ce bouquet, fut à la fois la plus insolente et la plus populaire. Divorcée, non rentière comme Gide et Proust, ni diplomate ni normalienne, et non bachelière, elle gagna sa vie comme artiste de music-hall, puis vécut de sa plume. Elle travailla pour le théâtre, le cinéma, la radio, et donna son nom à des cosmétiques. Elle traversa l'époque, les deux guerres, parla de tout. De l'extraordinaire bande des six née vers 1870, seul Claudel lui survécut quelques mois, et elle reçut des funérailles nationales en 1954, comme Hugo, Barrès, Sarah Bernhardt ou Valéry.

Dans les années 1950, on apprenait le français dans Victor Hugo et Colette. Nos dictées, « Où sont les enfants ? » ou « Le curé sur le mur », étaient extraites de *La Maison de Claudine*. Mais

82843444_mep.indd 9 28/03/2022 1

aujourd'hui ? Sait-on encore écrire « presbytère », beau mot dont la petite Gabri – le prénom de Colette était Gabrielle – ignorait le sens et pensait qu'il désignait un « petit escargot rayé jaune et noir » (II, 986) ?

Colette fut une femme libre, que Simone de Beauvoir admirait, mais elle ne fut pas féministe, et les féministes d'aujourd'hui condamneraient certains de ses choix de vie.

Après des étés avec Montaigne, Baudelaire et Pascal, quel plaisir de passer une saison avec Colette, avec une femme qui aime les mots et sent les choses, palpe la matière et observe les corps !

La voici par exemple examinant sa main, ses ongles de femme de quarante-cinq ans dans *La Naissance du jour* :

> C'est une bonne petite main, noircie, dont la peau devient assez large à présent autour des phalanges et au revers de la paume. Elle a les ongles taillés ras, le pouce retroussé volontiers en queue de scorpion, des cicatrices et des écorchures, et je n'ai pas honte d'elle, au contraire. Deux ongles jolis, cadeau de ma mère – trois pas très beaux, souvenir de mon père (III, 298).

Colette savait regarder.

82843444_mep.indd 10 28/03/2022 1

2

« Claudine à l'école »

Comment Colette se mit-elle à écrire ? Elle le raconte en 1935-1936 dans *Mes apprentissages*, où elle règle ses comptes avec Willy, son premier mari et son initiateur, mort en 1931. Un an ou deux après leur mariage, vers 1895, pour la distraire après qu'elle a découvert ses infidélités et qu'elle en est tombée dans une profonde dépression, il lui aurait suggéré de « jeter sur le papier des souvenirs de l'école primaire », ajoutant : « N'ayez pas peur des détails piquants, je pourrais peut-être en tirer quelque chose… Les fonds sont bas » (III, 994-995). Ils s'étaient rendus à Saint-Sauveur, le village natal de Colette, dans l'Yonne, où ils avaient visité l'école et assisté à la distribution des prix.

Colette remplit des centaines de pages de cahiers d'écolier, plus de six cents selon certains témoignages, par exemple celui de Curnonsky, autre ouvrier des ateliers de Willy (et futur « prince des gastronomes »). Mais Willy n'en fit rien : « Je

82843444_mep.indd 11 28/03/2022 1

m'étais trompé, ça ne peut servir à rien », se serait-il écrié à la lecture des cahiers (III, 995).

Quelques années plus tard, il les aurait retrouvés dans un tiroir de son bureau :

> « Tiens, dit M. Willy. Je croyais que je les avais mis au panier. »
>
> Il ouvrit un cahier, le feuilleta :
>
> « C'est gentil… »
>
> Il ouvrit un second cahier, ne dit plus rien – un troisième, un quatrième…
>
> « Nom de Dieu ! grommela-t-il, je ne suis qu'un c… »
>
> Il rafla en désordre les cahiers, sauta sur son chapeau à bords plats, courut chez un éditeur… Et voilà comment je suis devenue écrivain (III, 1022).

Colette se remit alors au travail comme une bonne élève en suivant les instructions de son mari :

> « Vous ne pourriez pas […] échauffer un peu ce… ces enfantillages ? Par exemple, entre Claudine et l'une de ses camarades, une amitié trop tendre… » (il employa une autre manière, brève, de se faire comprendre). « Et puis du patois, beaucoup de mots patois… De la gaminerie… Vous voyez ce que je veux dire ? » (III, 1023).

Ainsi naquit *Claudine à l'école*, révisé et agrémenté par Willy, très au-dessus des produits habi-

82843444_mep.indd 12 28/03/2022 1

tuels et oubliables de son atelier. La publication en 1900, chez Ollendorff, fit scandale, moins pour l'abus du patois poyaudin que pour deux raisons.

D'abord, c'était un pamphlet contre l'école laïque. Les instituteurs et institutrices, l'inspecteur et le député, le ministre et le général, toute la III^e^ République était ridiculisée. Ainsi de l'inspecteur :

> Il pontifie, il mâche ses paroles avec enthousiasme, comme Anaïs les gommes à effacer, il est toujours vêtu avec une correction rigide et démodée ; quel vieux bassin ! En voilà pour une heure ! Il va nous poser des questions idiotes et nous démontrer que nous devrions toutes, « embrasser la carrière de l'enseignement ». J'aimerais encore mieux ça que de l'embrasser, lui (I, 102).

En 1900, Willy, antidreyfusard, sorte d'anarchiste de droite, savait ce qu'il faisait. Mais Colette ? Elle devait beaucoup à Mlle Terrain, la directrice du cours complémentaire de Saint-Sauveur, et elle la caricaturait méchamment dans le personnage de Mlle Sergent.

Seconde raison du scandale, l'érotisme à l'école, les amours saphiques entre Mlle Sergent et son assistante Mlle Aimée, les tendresses équivoques de Claudine et de ses amies Anaïs et Luce. Willy insistait dans sa préface sur cette « prose [...] de jeune

82843444_mep.indd 13 28/03/2022 1

fille, mais non pour jeunes filles », sur la « perversité ingénue » de Claudine (I, 3-4).

À Saint-Sauveur, transformé en Montigny dans le roman, personne ne douta de l'intention maligne. Comme les Colette n'y avaient pas la meilleure réputation, on y vit une vengeance.

Devant le succès de la première *Claudine*, célébrée par Rachilde dans le *Mercure de France*, Willy remit Colette au travail pour *Claudine à Paris* (1901), *Claudine en ménage* (1902), qui atteignit les plus grandes ventes en raison des amours lesbiennes, et *Claudine s'en va* (1903).

Plus tard, Colette regrettera d'avoir écrit les *Claudine*, mais elle ne les écartera pas de ses *Œuvres complètes* en 1948. « […] je ne trouvai pas mon premier livre très bon – ni les trois suivants. Avec le temps, je n'ai guère changé d'avis, et je juge assez sévèrement toutes les *Claudine*. Elles font l'enfant et la follette sans discrétion », écrit-elle dans *Mes apprentissages* (III, 1024). La première *Claudine* est la meilleure, à cause du portrait de l'école et du village. Les suivantes exploitent le filon, mais elles rapportèrent beaucoup au couple, qui vécut sur un grand pied jusqu'à sa séparation en 1906.

82843444_mep.indd 14 28/03/2022 1

3

« Ce chameau de Willy »

Willy, qui prononçait sans doute *vili* et non *ouili*, et s'appelait pour de vrai Henry Gauthier-Villars, était un sacré bonhomme. Fils d'un polytechnicien propriétaire de la première maison d'édition scientifique française, frère d'un polytechnicien qui reprit l'entreprise, il appartenait à la bohème. Critique musical averti, il était l'un des hommes les plus en vue dans Paris à la fin du siècle, et un dandy connu pour son fameux « chapeau à bords plats » (III, 999).

Quand il épousa Colette en 1893, sa cadette de quinze ans, il avait un fils né d'une liaison adultérine, mis en nourrice non loin du village des Colette après le décès de sa mère. Colette lui en voulut beaucoup après leur séparation : « Que veux-tu ! dira-t-elle à une amie en 1943, je n'avais pas le choix : ou rester vieille fille ou devenir institutrice. Je lui apportais mes vingt ans, ma fraîcheur et 1 m 58 de cheveux. Ça l'a amusé un

82843444_mep.indd 15 28/03/2022 1

temps » (*PB*, 52). Mais elle aima cet homme, mit longtemps à le quitter alors qu'il la trompa dès leur mariage avec des femmes de plus en plus jeunes : « Ces funestes adolescentes refluaient jusqu'à un domicile que je ne m'obstinerai pas à nommer conjugal », écrira-t-elle dans *Mes apprentissages*, où elle se venge de l'avoir aimé (III, 1027).

Car il y eut en « ce chameau de Willy » (*CPS*, 43) une sorte de pygmalion qui fut pour Colette non seulement un mari âgé et volage, mais un maître et un guide. Il dirigeait un atelier de production de romans légers qu'il signait de son pseudonyme, mais personne n'était dupe dans le milieu parisien. Lorsque, nationaliste et militariste, il refusa de signer une pétition dreyfusarde en 1898, Jules Renard rapporte dans son *Journal* ce mot de l'un de ses auxiliaires d'écriture : « C'est la première fois, dit Veber, qu'il refuse de signer quelque chose qu'il n'a pas écrit » (17 février 1898).

Willy concevait les plans et les scénarios, puis sous-traitait le travail de rédaction : à l'un les descriptions, à l'autre les dialogues. Ensuite, il récrivait en ajoutant des jeux de mots, des calembours et des allusions salaces. Colette dira plus tard :

82843444_mep.indd 16 28/03/2022 1

> Si le « cas Willy » était seulement celui d'un homme ordinaire, qui appointait des écrivains et signait leurs œuvres, il ne mériterait qu'une brève attention. Il y aura toujours assez de faméliques dans notre métier, malheureusement, pour que l'emploi de « nègre » ne se perde point. Le « cas Willy » présente une singularité unique : l'homme qui n'écrivait pas avait plus de talent que ceux qui écrivaient en son lieu et place. […] Entre le désir, le besoin de produire une denrée imprimée et la possibilité d'écrire, s'élève, chez cet auteur étrange, un obstacle dont je n'ai jamais distingué la forme, la nature, peut-être terrifiantes. Sa correspondance ne révèle que le *refus* d'écrire. Un articulet de quelques lignes est l'objet de dix pages de correspondance fébrile, de cinq ou six lettres qui donnent, à l'exécutant habituel, des instructions détaillées, réclament, s'inquiètent, empruntent le pneumatique et le télégramme (III, 1032-1033).

Que lui doit Colette dans les *Claudine* ? Certainement les calembours, les grivoiseries et le saphisme, mais aussi la discipline de travail, lorsqu'il l'enfermait pour qu'elle produise de la copie, et une économie de la langue. Dans les marges, rapporte-t-elle, il inscrivait peu de louanges et surtout des réprimandes : « " Pas clair. " "Trop tôt." " L'avaient-ils convenu entre eux ? Oui ? Eh bien, dites-le ! " » (III, 1026).

Colette dénoncera son impuissance, qu'elle appelle « une sorte d'agoraphobie », une « horreur

82843444_mep.indd 17 28/03/2022 1

nerveuse du papier vierge ». Il écrivait sur des abattants d'enveloppe, des bandes de journaux, des coins de feuillet, pour éviter la page blanche : « J'imagine qu'il mesura, trop souvent en proie à des défaillances pathologiques, le courage, la grave constance qu'il faut pour s'asseoir sans écœurement au bord du champ immaculé, du papier veuf encore d'arabesques, de jalons et de ratures, le blanc irresponsable, cru, aveuglant, affamé et ingrat… » (III, 1035-1036).

Mais il la força à éponger sa plume et lui imposa le style bref qui devait faire son originalité. Elle le reconnaît malgré son ressentiment : « " Je ne savais pas, ma chère, que j'avais épousé la dernière lyrique ! " Mot dur, sans doute juste, et qui ne me fut pas inutile » (III, 1029).

Ce couple moderne tint durant une dizaine d'années malgré les infidélités de Willy. En 1903, à quarante-quatre ans, il paraît vieux, « bombé », comme elle dit (III, 1019), tandis qu'elle n'a que trente ans et désire autre chose, un peu comme Mitsou, dans la nouvelle, à laquelle elle a donné son nom, se lasse de l'homme bien qui l'entretient et cède au lieutenant bleu.

Mais ce qui les sépara irrémédiablement, ce fut, en 1909, la découverte par Colette que Willy, joueur invétéré, avait vendu en cachette à leurs éditeurs les droits des *Claudine* en 1907 : « […] est-il

82843444_mep.indd 18 28/03/2022 1

possible que tout cela soit à jamais perdu pour vous et pour moi ? » lui écrit-elle (*PB*, 170). C'est cette trahison-là qu'elle ne lui pardonnera jamais.

Les éditions suivantes porteront leur double signature : « C'est même d'une cocasserie amèrement mélancolique, n'est-ce pas ? cette réunion des deux noms survenant après que les époux sont disjoints ?… », dira Willy à un journaliste (*PB*, 176). Littérairement, il ne s'en remettra pas. L'atelier fit faillite après la désertion de sa meilleure élève. Elle signe Colette Willy jusqu'en 1913 dans la presse et en 1922 en librairie, mais elle n'aura aucune pitié pour la misérable fin de vie de son premier mari.

82843444_mep.indd 19 28/03/2022 1